

FRANCK LOZAC'H

COLLAGES



Cheval noir

Cheval noir, sang rouge. Frissons de femme,
courez sur mon corps.

Œillets des cimetières, les tombes s'animent
encombrées de lourds pétales plombés.

Lutins espiègles ? Amuseurs du génie ? Mon
âme froissée respire encore les doux sanglots posés sur
sa bouche.

Comme du miel, larmes d'enfance. Blancheurs
blêmes d'amours anciennes.

Fille stérile à la chevelure tiède. Étés courus
dans la blondeur des blés.

Je roule et je tombe vers ton corps. Je meurs
pour les chaleurs de ton vagin.

Abandons de femmes claires

Abandons de femmes claires, murmures des sources, lait de ton sexe jaune, amours.

Rêves, poèmes, fuite des mots et des regards.
Nuits, crimes des yeux perdus et hagards.

Lumières mornes de l'œil retourné, extase ! Le temps s'oublie dans la pénombre de la chambre.

Lit tiède par le devoir accompli. Draps bleus tout imprégnés de sueurs. Ta jambe molle ébahie, ton sein lourd, mûr, lassé de caresses.

Cris, geins, pleure encore. Griffes, bête ou crève.
Fille sauvage, loque humaine, plus rien ne vit.

Présences

Présences solennelles de la mort, ailes brisées,
belles lèvres rouges, rires et parfums - femmes ! Seins
endormis indolemment, immortels plaisirs inassouvis.

Je me suis moqué de toi, ange aux bruissements
verts. Brisé le virginal hymen ! Coupe crispée, sciée
dans les silences, éclats précieux - favorables distances.

À jamais ! À jamais ! Reconnais. Un supplice...
Rien ! Conduis-toi en homme, faiblesse maudite ! Hélas
! Hélas ! ...

Ballets de roses et voiles d'argent, à l'extrême
mourant, se mouvant ! Instincts du cheval, ors dans ta
chevelure.

Bouquets d'odeur

Bouquets d'odeur et d'humeur, puis face
excrémentielle offerte à tous les pays.

Mes villes, mes grandes demeures, mes secrètes
amours, mes mystères, mes supplices, ne sais-tu point
qu'il n'en est rien ?

Mon païs, étranger de mon Moi, fatidique
femme, je t'aime. Orée, foudre, tonnerre, grêle. Quoi ?
Eaux ?

Libérons-nous, libérons-le. Je veux qu'il se
libère ! Merci. À la fin coïts, buts. Merci.

Sources apprivoisées, colombes aux mille
mains, vols légers, terre sèche. Un secours pour l'aridité.
Nu le corps dans la plaine environnante.

Ailes brisées

Ailes brisées, écume des plages, âme fidèle.
Force, vainqueur, je t'appartiens, héros, mon héros.

Mystère trempé dans le Temple. Soufflent mes
tremblements confus. Demeure ! Sois ! Je t'appelle.

Mon marbre poli, bronze, architecture !

Fumée, gestes, ballets, mes inventions.

Mon pape, va croyance, cercles purs.

À la dernière clarté

À la dernière clarté d'un soleil, les rayons mortels de la pureté divine, ou la fraîche saveur des blés coupés ?

L'hirondelle morte ; becquetées aux petits : toute ma jeunesse respirée sur ton sein ; craintif, je m'enivre de ta chaleur.

Nuits légères, pureté des clairs glaciers ; souffles d'amour, d'haleine brûlante, douce comme la chair des femmes.

Tendresses accomplies en l'heure passive ; hontes qui fuyez le destin recommencé ; je me meurs joliment mes pleureuses dans la sève d'un amour prodigué.

J'ai vu

J'ai vu des femmes nues mourir par milliers,
d'extases molles, perdues dans des soupirs confondus.

Des jambes fatiguées reposer sur des draps tout
transpirants d'odeurs.

Et j'ai su des caresses indécentes noyer leurs
chevelures de rêves pour des pays nouveaux.

J'ai longtemps écouté les corps s'appeler et
gémir dans des poses vicieuses.

J'ai vu des amas de chair, happer des corps
brûlant d'envie, mourant encore etc.

Un souffle est à passer

Un souffle est à passer, alors la toison rose
Egaie d'un doux parfum le tourbillon morose
Respiré ce matin. Déjà, je me sens ivre...

Tu titubes et trébuches sur ce corps qui se forme,
Qui va et s'abandonne à l'envie de revivre...
La chair est sur la chair faite de métamorphoses !

Et la femme, cet amas ! Ô les frais mouvements
Imperceptibles presque d'une main jamais lasse !
Ô soupirs confondus dans l'éveil des aurores !
La bouche, le trou béant des sublimes extases !
Râles, gémissements avec des cris obscurs !

Baise la lèvre rouge comme un vin de saveur !
J'oublierai par tes yeux noirs les ténèbres mêmes...
Apaïse mon chagrin affreusement déçu...
Sorti est le poème par les frissons perçus !
Je serai lourd d'ennui, de silence et de peines.

Rêvons ! Rêvons !

Rêvons ! Rêvons ! La douleur sera certaine !
Dans le lit moite des sueurs, bénissons les invincibles
appâts de la femme cruelle et souveraine.

Le combat sanglant mord les larmes rouges
comme les gouttes de pluie d'un vagin mensuel.

Fontaine, sève des reflets où j'étancherai mille
soifs, je m'enivre dans le miroir de tes secrets.

Ta voix fraîche et claire dans la brise de ton
haleine frémit de parfums légers et comble le silence.

Ange, à présent, séjour et repos de mon âme où
j'aime à me recueillir après l'état damné de l'ennui
temporel.

Calme lieu des soupirs

Calme lieu des soupirs confondus, étang de grâce où glisse la pureté du cygne ; or jaune des immensités perdues, je me flatte pourtant d'ignorer ton empire et de nier l'esclave de ta puissante proie. Je plonge encore aux restes d'une cruelle insoumise ! ...

Je renais vers des trésors enfouis. Je m'active, hurlant de passions pour une vendange nouvelle, blancheurs des vins d'orgasmes !

Jamais esprits de femmes ne burent les troupeaux virils à la fontaine des soupirs.

Mais changeant ton regard de fille belle, oublierai-je dans l'azur ta sublime passion ? Le feu dévorant jamais n'expire en chaleur de flammes et de tentations !

Je reprends ma plainte immonde. Je crie dans les draps travailleurs tandis qu'un murmure d'ombre, qu'un filet de voix songe : je ne peux plus.

Bercées dans des pâleurs

Bercées dans des pâleurs tes mains se sont lassées,
Ou enivrées dans l'or d'objets sonores, elles dansent
Puis se meurent, abandons dans les échos lointains.

Lentement sur la chair ténébreuse de honte
La tienne roule encore sur la peau moite ou sèche
Qui accompagne une bouche nourrie de ses baisers.

L'amante longuement affaiblie de péchés
Rêve sous ses douleurs de pensées nuptiales
Endormies... puis se dresse en fauve de désirs
Pour une chair jamais reposée et renaît !

Extases des amours, vous forces inconnues,
Existez dans le sein battant, hélas ! vaincu
Qui se propose encore pour connaître une mort
Plus précieuse, plus délicieuse que sa vie !

Oui, aux portes des cieux

Oui, aux portes des cieux baignés d'anges étranges
Où se mêle l'abandon, se pense un rêve qui change.

Dans le mouvement imperceptible des nuits,
Cette angoisse morose est l'ennui de tes craintes,
Et son effroi stérile, puissant et infini
S'élève jusqu'à l'aurore imprégné de contraintes.

Ô soupirs vainement soufflés par mon orgueil !
Ô la lumière torve des derniers sacrements !
La racine interdite jette la feuille qu'elle cueille,
Absence de blanche sève distribuée au temps.

Mais un délire encore m'arrache à mon sommeil.
Je veux par l'alchimie l'impérieux effort,
Et je renais d'or pur vers de faibles merveilles.
Mon âme est consumée et sa raison s'endort !

Et l'espace agrandi en rimes de rumeur
Offre l'objet stupide, tintamarre sans éclat,
Au maître de mes lieux sans pitié pour son cœur,
Pourtant reconnaissant d'un quelconque débat !

Déjà le printemps froid

Déjà le printemps froid et ses nuées d'orgasme.
Tu te plais prisonnier à jouir des plis de femmes
Sans savoir que le rêve vient fracasser ton âme
Sur des roses puantes ou sur des seins infâmes.

Cependant je m'évanouis, oui, je m'évade
Pour des pays plus hauts en des vagins étroits.
Et si je frotte un pied sous le drapé maussade,
J'oublie la terre vierge de mon poème parfois.

Mais cette fesse belle comme une fleur éclose,
Obsédante d'odeurs et de péchés expulse
Des renvois détestables et de vulgaires choses,
Et je m'écrase honteux dans les horreurs du lit.

Je veux seulement fuir le cœur gras d'une couche.
Obsédé par les seins et les parfums putrides,
Je frottais une paume honteuse sur un corps
Ou je léchais le sang de sa chair ébahie.

Pourtant je partirai sans larmes, sans chagrin,
Enivré de douleurs et bercé de soupirs.

J'irai noircir ma page de ces moroses essais.

Souffre, garce

Souffre, garce, sexe, objet humiliant. O la tentation dispensée dans ses cavités étroites ! O la virulente puanteur ! Et les odeurs et sa chair, et les horreurs de l'accouplement ! Ha ! Muse !

Les forces me manquent. Je m'épuise dans les explications oisives. Voilà que je tombe à terre, et ma conscience explose. Après l'instant d'égarement, la Grande Vérité saute à mes yeux :

M'introduire dans tes histoires
C'est en adulte complexé !

Si le soleil

Si le soleil par vous subi
A caressé votre pubis
Je voudrais tant qu'il pût toucher
Les doux méandres de votre corps.

Sur les seins lentement il vient pour s'endormir.
Il lèche nonchalamment les belles pointes dressées
Pareil à un amant volant une caresse
Pour le repos charnel d'extase mérité.

Oui, que les femmes rondes veuillent se délasser
Epousant l'âme encore d'un soleil estival.
Ma mie, n'est-il pas vrai ? Le grain de l'hiver passe,
L'astre pur est chaleur jusqu'au rayon dernier.

L'amour entretenu par vos puissants délires
Condamne le jeune homme aux plaisirs défendus.
Je voudrais que la folie s'emparât du rire
Afin qu'au jeu meilleur l'orgasme fût venu.

Ma plus tendre cannelle dans ton parfum suave
Si ton orteil bronzé mollement par le vent
Sous la poignée de sable s'amuse gentiment,
C'est le jeu effronté d'un amant de passage.

Les amants noyés

Les amants noyés dans l'océan profond rêvant
encore, âmes exilées sans cercueil. Espoirs verts dans les
neiges et les roulis des mers.

Quatre œillets rouges flottent sur l'étendue
maussade, quatre yeux pour nos corps défendus.

Suis-je lourd des boissons anciennes ? Toi,
embrasse l'horizon et les relents bus.

Mon amour gît, vaisseau d'or, falots et ports,
brouillards dans la nuit sans fin.

Sirène aux seins exposés au vent, engloutie sous les marées.

Limite des nages. Coulés. Vers de nouveaux équinoxes.